**Représentation de la sexualité et des pratiques sexuelles à l'ère des réseaux sociaux¹ dans
Satyriasis : (mes années romantiques) de Guillaume Lambert**

Guillaume GIRARD, Université de Sherbrooke

Comédien et scénariste québécois, Guillaume Lambert, né en 1984, publie son premier roman chez Leméac en 2015. Celui-ci s'articule autour de la rencontre du narrateur avec Paolo, de la relation intime qui se forge, de leur rupture et des multiples rencontres sexuelles qu'il fait par la suite grâce aux réseaux sociaux, en partie pour l'aider à oublier Paolo. Le livre prend la forme d'un récit postmoderne fragmenté, composé de quelque trente-sept courts textes donnant lieu à un récit expérientiel où le narrateur autodiégétique propose une mise en fiction de sa façon de vivre l'homosexualité : « Je ne me rappelle plus comment j'ai expérimenté l'homosexualité pour la première fois : je ne me rappelle plus » (13) ; « Je me souviens de tout et de rien, et je trafique allégrement la vérité pour la transposer ici en fiction. Dans le désordre, anonyme » (21). Le récit de cette expérience s'ancre dans un contexte précis : l'ère des réseaux sociaux et des sites et applications de rencontre. L'objectif principal de cet article est d'analyser les pratiques sexuelles du narrateur de *Satyriasis*, le rapport qu'il entretient avec la sexualité, de même que sa manière d'entrer en contact avec d'autres personnes à l'époque des réseaux sociaux. Pour ce faire, je propose de considérer ces derniers comme des dispositifs de subjectivation (Giorgio Agamben) qui s'inscrivent dans ce que Paul B. Preciado appelle l'ère pharmacopornographique.

Mise en contexte

Le point de départ de cette analyse est le suivant : la façon de faire connaissance avec de nouvelles personnes et d'amorcer une relation, quelle qu'elle soit, a considérablement changé depuis l'apparition d'Internet et, plus particulièrement, depuis l'existence des réseaux sociaux et des sites et applications de rencontre. La littérature contemporaine témoigne de ce changement. Ce qui frappe, c'est qu'on trouve peu de représentations et de discours résolument positifs de cette transformation. Pourtant, les réseaux sociaux apportent de nombreux avantages. Mentionnons entre autres la possibilité de rester en contact avec des gens éloignés ; de nouer, de maintenir et de faire croître des relations à distance ; de rencontrer des personnes exogroupes, c'est-à-dire hors de sa parenté, de son cercle d'amis et de son réseau d'appartenance habituel, ce qui contribue à la

mixité sociale. Quant aux sites et applications de rencontre, ils ont rendu plus facilement accessibles les relations sexuelles sans lendemain ; la recherche de partenaires dans le confort de son logis ; la réalisation d'activités spontanées de toutes sortes dont l'objectif n'est pas nécessairement de les répéter, ce qui favorise la surprise, l'unicité et l'imprévisibilité ; le sexe sans l'établissement d'une relation amoureuse ou amicale préalable. À cet égard, dans *Moi aussi, j'aime les hommes*, échange épistolaire entre Alain Labonté et Simon Boulerice, la position que défend Boulerice à propos des réseaux sociaux s'inscrit dans une perspective positive :

S'il y a des dérapages navrants, à plein d'endroits je vois de belles choses sur les réseaux sociaux. Tu remets en question avec raison la vulgarité de certains sites de rencontres. Je comprends que des profils peuvent être disgracieux. Mais il y a de tout : de la grâce et du prosaïsme, parfois sur deux profils côte à côte. Et libre à nous de lire et zyeuter ce qui nous intéresse. Tu es d'une génération où il fallait sortir de chez soi pour rencontrer l'autre. Moi, je n'ai pas cette obligation. Et tu sais quoi ? J'en suis plutôt heureux. [...] Je [...] tente la séduction depuis le confort de mon appart, sur des sites internet ou des applications de mon iPhone. Tu les trouverais peut-être vulgaires, ces sites, mais sans eux, j'aurais une vie sexuelle et une vie amoureuse presque inexistantes. Bien sûr, j'aimerais rencontrer mon futur époux dans une épicerie, au détour d'une allée, dans la vraie vie. Ce serait naturel, sincère et spontané. Mais bon : j'aide le destin, car aucun doux monsieur ne semble assez distrait pour entrer en collision avec mon chariot. Est-ce moins noble ? Bah, bof, pfff. J'œuvre dans des lieux virtuels, entre adultes consentants. (131-133)

Or, *Satyriasis* ne véhicule pas ce point de vue. Si l'on peut y déceler un ton ironique qui amoindrit la critique des réseaux sociaux et de leurs conséquences sur les relations humaines, force est de constater cependant que la tonalité générale du récit est plutôt négative. Le narrateur de *Satyriasis*, à l'instar de la narratrice de *Putain* de Nelly Arcan, est englué dans une vie insatisfaisante, dont il peine à se sortir, et qu'il en vient à accepter, faute de mieux. La lecture de *Satyriasis* nous confronte en quelque sorte à une condamnation : celle de ne pas pouvoir faire autrement que de recourir aux réseaux sociaux, celle de devoir jouer le jeu des sites et applications de rencontre, alors qu'ils ne permettent pas au narrateur d'établir de relations satisfaisantes, bien qu'ils lui donnent en revanche la possibilité d'avoir une vie sexuelle active. Le roman donne à voir un narrateur démoli qui n'a plus confiance en la possibilité de nouer des relations : « Je ne crois plus aux relations. Je ne crois pas particulièrement au modèle du couple [...], je ne crois plus au vieillissement à deux. Je préfère maintenant que l'on parte la nuit » (Lambert 28). C'est dans ce contexte de remise en question des réseaux sociaux que se situe le récit de Lambert et c'est dans cette optique que je propose de l'aborder.

Analyse du titre

Le titre du roman de Lambert en oriente considérablement la lecture. Le nom *satyriasis*, comme l'indique l'exergue, signifie une « [e]xagération morbide du désir sexuel chez l'homme ». Son pendant féminin est la *nymphomanie* et son hyperonyme non généré correspond à l'*hypersexualité* ou à la *sexualité compulsive*. Le satyre est une divinité de la mythologie grecque pouvant prendre une forme hybride caractérisée par l'apparence d'un bouc et d'un homme pourvu d'un pénis en érection, le plus souvent démesuré. Il s'agit d'une « figure au sexe érigé, [...] comme Pan, Hermès, Priape » (Olender, Conté et Safouan). Il est souvent associé à Dionysos, « [d]ieu grec du Vin et de la Vigne » (*Robert illustré*, 558), dont l'adjectif, *dionysiaque*, renvoie à « l'enthousiasme exubérant » qui s'oppose à « l'ordre, la mesure » (558). Par extension, *satyre* désigne en outre un « [h]omme lubrique ; exhibitionniste, voyeur » (1713), « cynique et débauché », « obscène » (*Petit Robert*, 2313).

Le mot *satyriasis* n'est pas sans rappeler, sur le plan phonétique, la satire, qui correspondait, à l'origine, à un « [o]uvrage libre de la littérature latine, qui critiquait les mœurs publiques » ainsi qu'à un « [p]oème où l'auteur attaque les vices, les ridicules de ses contemporains » (*Robert illustré*, 1712). D'ailleurs, le sous-titre *mes années romantiques* entre parenthèses laisse entendre la posture ironique de l'auteur. D'abord parce que *satyre* et *satire*, de même que *romantisme*, ne vont pas d'emblée de pair, le romantisme s'associant mieux aux antonymes de *satire*, à savoir *apologie*, *éloge*, *louange*, et aux antonymes de la lubricité dont est chargé le mot *satyre*, c'est-à-dire *chasteté*, *pureté*, *vertu*. Ensuite parce que le récit ne fait pas à proprement parler état de « sensibilité, [d']exaltation [et de] rêverie » (*Petit Robert*, 2265) ni d'« idéalisme » et de « sentimentalité » (*Robert illustré*, 1658), mais plutôt de cynisme, d'abattement et de froideur ; la réalité étant donnée à voir crûment et sans artifices, elle ne fait pas l'objet d'un embellissement. Le titre complet, *Satyriasis : (mes années romantiques)*, annonce donc un texte satirique qui traitera des comportements sexuels contemporains, ici dans le contexte des réseaux sociaux, lesquels rendent la sexualité plus accessible et encouragent leurs utilisateurs à vivre leurs désirs sans se limiter. *Satyriasis* s'inscrit d'ailleurs dans la lignée de *Putain* d'Arcan, dont les thèmes centraux sont notamment le travail du sexe, l'aliénation et le désir de plaire à tout prix : « Un homme aussi peut être putain. Une auteure, morte trop tôt, a longtemps écrit sur ce thème : la putasserie. Il fallait bien un jour que quelqu'un lui réponde » (Lambert 36).

Sexualité à l'ère des réseaux sociaux

La relation amoureuse qui constitue le cœur du roman, c'est-à-dire celle qui préside en bonne partie aux choix et aux actions du personnage principal, est celle entre le narrateur et Paolo, qui vient tout juste d'arriver à Montréal alors qu'il était en couple avec une femme au Brésil. Les deux hommes vivent une relation intime, amoureuse et affectivo-sexuelle intense qui se démarque des relations que le narrateur avait vécues jusque-là, pour la plupart éphémères ou sporadiques, lesquelles impliquaient rarement l'instauration d'une relation d'interdépendance et de réciprocité dans laquelle chacun des partenaires estime se devoir ne serait-ce qu'une non-indifférence : « J'avais rencontré le corps que j'avais toujours voulu avoir, que j'avais toujours cherché, sans le savoir. Nous nous aimions déjà. [...] Je ne m'étais jamais senti aussi beau. [...] Je t'ai dit, en regardant le fleuve : "Je me sens en vacances avec toi" » (Lambert 24) ; « Nous nous sommes connus comme je n'ai jamais connu quelqu'un d'autre. *Nous nous sommes reconnus* » (27). Or, la relation, aussi passionnée et prometteuse soit-elle au départ, prend vite fin : « Tu m'as dit plusieurs fois que tu ne voulais pas me perdre, mais que tu remettait tout ceci en question. Ce "mais" de merde : tu parlais bien sûr de notre relation » (27).

Après sa relation amoureuse fulgurante avec Paolo, notamment caractérisée par une activité sexuelle enlevante, le narrateur, bouleversé par le départ soudain de son nouvel amant, tâche de l'oublier en multipliant les rencontres affectivo-sexuelles : « [...] il fallait me passer sur le corps pour que je passe à autre chose » (42). C'est grâce aux réseaux sociaux que le narrateur poursuit son objectif. Il présente les rencontres sexuelles qu'il vit alors comme aliénantes, vides et insatisfaisantes, mais néanmoins nécessaires et incontournables. Cela dit, il semble s'en sortir plutôt bien dans ce qui s'apparente à un marché du sexe. Comme le note Catherine Hakim² en 2010, « [t]he expanding importance of self-service mating and marriage markets, speed dating, and Internet dating contributes to the increasing value of erotic capital in the 21st century » (499). En effet, le narrateur, qui s'inscrit tout à fait dans le contexte que décrit Hakim, parvient à se constituer un réseau sexuel suffisamment grand et composé de personnes assez intéressées à le revoir pour ne pas trop souffrir de solitude affectivo-sexuelle : « À minuit, ces temps-ci, plus de cinq textos différents : "Tu fais quoi ?" (Il faut savoir que le "tu fais quoi ?" est le "ASV"³ de notre décennie » (Lambert 107). L'habitude de recevoir de telles invitations au milieu de la nuit crée cependant une dépendance auprès du narrateur et génère des affects négatifs lorsque les textos nocturnes n'entrent plus : « Depuis quelque temps, le cellulaire vibre de moins en moins après

minuit. Plus aucun de mes matous ne me donne signe de vie : j'en suis profondément angoissé. J'ai peur de perdre mes placebos, mes matous de fortune » (84). Néanmoins, le narrateur semble doté d'un capital érotique non négligeable. Hakim définit cette notion à partir de sept éléments : la beauté⁴ ; l'attractivité sexuelle ; le charme ; le dynamisme, la vivacité, la vigueur ; le style ; les habiletés sexuelles et la fertilité (500-501). Malgré son capital érotique et la conscience qu'il en a, le narrateur déplore l'impossibilité de nouer, par le type de rencontres sexuelles que les réseaux sociaux instaurent, des liens affectifs où les deux partenaires ne s'utiliseraient pas l'un l'autre et où la subjectivité de chacun serait pleinement reconnue : « Bien des fois, les gens se sont servis de moi. On m'a enculé. On m'a pris, par-derrière, ma position préférée, on est venu dans ma bouche, et on m'a laissé pour compte » (Lambert 67).

Cette façon de faire que raconte le narrateur s'apparente à un rapport « prostitutionnel », à la différence près que la relation sexuelle en elle-même n'est pas monnayée⁵. D'ailleurs, Paola Tabet a montré que ce n'est pas le fait qu'un échange d'argent soit impliqué dans un rapport sexuel qui le rend prostitutionnel. Elle propose plutôt le concept d'échange économico-sexuel pour rendre compte du constat suivant : toute sexualité implique, peu ou prou, de près ou de loin, un échange économique, y compris la sexualité construite comme la plus consacrée et la plus respectée, soit celle entre un homme et une femme mariés⁶. En ce qui concerne le narrateur, si l'acte sexuel n'est pas rétribué, le rituel auquel il se livre invariablement lorsqu'il rencontre un nouvel amant potentiel, s'appuie sur un échange économique : « Toujours, j'invite, je paie le vin » (Lambert 22). Par cette perspective, Tabet nous incite donc à percevoir les rapports sexuels, quels qu'ils soient, comme faisant partie d'un seul et même continuum sur lequel toute personne active sexuellement peut se situer, autant la travailleuse ou le travailleur du sexe que la femme ou l'homme marié·e. La théorie de Tabet a le mérite de situer les échanges dits prostitutionnels dans un cadre plus large en contestant le préjugé selon lequel il n'y a prostitution que s'il y a paiement pour des services sexuels. Si l'on prolonge ce raisonnement, il est tout à fait possible de concevoir un rapport prostitutionnel, et ce, sans une rétribution directe et explicite, pour des services sexuels convenus et négociés, comme le permettent les sites et applications de rencontre. C'est du moins ce que le narrateur laisse entendre lorsqu'il donne sa propre définition de la putasserie :

(La putasserie, la vraie, elle se fait gratuitement. Elle se fait avec le gros qui pleure sur son corps, l'amoureux débouté, l'idiot du village. Elle se fait sans argent en retour, sans faveur demandée, sans avoir besoin de payer ses clopes, ses seins ou son loyer. Elle se fait, simplement. Simplement pour voir cet homme,

indépendamment de son âge et de sa queue, jouir devant toi, en toi. Elle se fait pour qu'ils se disent : « Voilà, je suis mieux que cette merde, je peux vivre un jour de plus, je suis mieux que ce cul, que ces hanches, que ces cernes. » Je prône la putasserie comme nouvel humanisme, comme arrière-pensée). (Lambert 111)

On pourrait dès lors croire que c'est l'agapé, telle que Michel Bozon la définit en paraphrasant Luc Boltanski, qui préside au comportement sexuel du narrateur : « L'*agapé* [...] est une sorte de bienveillance universelle, qui peut être manifestée en présence de n'importe quelle personne ; elle est indépendante du désir et ignore le calcul » (14). À ce sujet, le narrateur affirme :

La séduction est pour moi une façon d'arriver à mes fins. Les hétéros comme les gais sont des défis que j'accepte. J'arrive aussi à faire acte de charité en couchant avec quelqu'un de moins nanti que moi (physiquement ou intellectuellement) ou de simplement malheureux.

Mon plaisir est d'être le meilleur amant du moment, le meilleur amant que mes amants aient connu (Lambert 53).

Dans cette optique, la putasserie reviendrait à être le meilleur, c'est-à-dire le plus décomplexé, celui qui n'est dégoûté par rien, qui n'a pas de limites et qui est prêt à tout, à essayer toutes les positions, tous les scénarios, pour que la personne rencontrée soit impressionnée et que ses attentes soient surpassées.

Rapport à la sexualité

Les comportements sexuels du narrateur et la conception de la sexualité qui les sous-tend rappellent ce qu'écrit Bozon à propos de l'orientation intime du réseau sexuel ou de la sociabilité sexuelle⁷ :

[Ce modèle sexuel relationnel] se caractérise par une tendance à l'extériorisation de l'intimité qui va en apparence à l'encontre du mouvement séculaire de privatisation de la sexualité [...]. Dans ce type d'orientation intime, l'activité sexuelle apparaît aux individus comme une composante ordinaire de leur sociabilité, génératrice de capital social mais également créatrice de liens d'interdépendance. La sexualité constitue ici un élément central d'identité sociale, voire un trait d'identité professionnelle. Le renouvellement des partenaires est fréquent et n'est pas du tout clandestin. (16)

Le narrateur met en place une forme d'extimité qui lui permet, du moins momentanément, de gagner en capital social. D'ailleurs, son immense besoin de reconnaissance y fait écho : « Chaque amant me permet de me connaître un peu plus. J'ai un si grand besoin d'exister » (Lambert 54). Selon Bozon, pour les individus qui cadrent dans le modèle du réseau sexuel, « la sexualité, la séduction et toutes les formes de mise en scène de soi fonctionnent comme modes d'acquisition de capital social et donc comme éléments de reconnaissance » (16). En revanche, dans le cas du

narrateur, ce gain tant recherché se transforme rapidement en perte, tant et si bien que le « réseau » sexuel ne tient plus du réseau, il s'effrite ; ce qui aurait pu donner lieu à la création « de liens d'interdépendance » (Bozon 16) se solde par un sentiment de vacuité. Il arrive certes à se constituer un réseau virtuel à l'aide des sites de rencontre, dont l'accumulation de photos de pénis et de visages des personnes rencontrées témoigne. Mais ce réseau n'est jamais constitué une fois pour toutes, il doit être continuellement alimenté pour ne pas rétrécir, voire disparaître, car les personnes qui le constituent ne sont pas tenues de répondre au narrateur lorsqu'il les sollicite, pas plus qu'elles ne sont tenues de l'informer lorsqu'elles n'ont plus envie de maintenir la relation. Ici, le simple fait d'ignorer constitue en soi la mise à terme de la relation :

Un jour, comme ça, ils arrêtent de m'écrire, les amants, les matous, ils arrêtent de répondre à mes textos : c'est à vous rendre fou.

Je devine qu'ils ont rencontré quelqu'un, qu'ils sont occupés, qu'il n'y a plus de place pour moi dans leur vie, alors que mon lit, lui, est là, immense, à les attendre. [...] Parfois, certains reviennent. Après un mois, des fois après un an. Ils reviennent par ennui. (Lambert 84)

Il n'y a pas établissement d'un réel réseau, mais plutôt le mirage d'un réseau. Il s'agit en fait d'un réseau virtuel fantasmatique qui n'a de consistance que dans le présent du clavardage et ne saurait se maintenir et assouvir de façon durable les besoins du narrateur :

En même temps que je pense à toi [Paolo], j'ai plus ou moins quinze amants dispersés.

Je nous détruis.

Je texte l'un, entretiens l'autre, séduis un nouveau, revois cet ex.

Chacun est différent.

Pour aucun je ne suis signifiant.

C'est la seule façon que j'ai trouvée pour survivre : les amants ridicules. (92)

Le réseau que le narrateur arrive à se tisser grâce aux sites de rencontre et à son capital érotique, est continuellement hanté par son possible démantèlement de même que l'effacement soudain des amants qui le constituent. En contrepartie, le grand choix auquel il est confronté et la facilité avec laquelle il peut entrer en contact avec de nouvelles personnes, le rendent omnidésirant et continuellement en quête de *mieux*, ce qui correspond, dans un contexte de marché sexuel, à une meilleure *offre*. En ce sens, les réseaux sociaux créent des subjectivités sexuelles perpétuellement en mode exploration, car ils encouragent l'attention sélective, la recherche de plusieurs partenaires en parallèle et la fantômisat

Faire connaissance par les réseaux sociaux

Dans une entrevue à l'émission *Tout le monde en parle* diffusée le 29 novembre 2015, la cinéaste Sophie Lambert, qui a créé le documentaire *L'amour au temps du numérique* (2015), parle d'un nouveau phénomène lié à l'utilisation des réseaux sociaux, qu'elle nomme le « ghosting », que l'on pourrait traduire en français par la fantômisisation. En fait, les réseaux sociaux ont ceci de puissant : à une époque d'omnisurveillance, ils permettent paradoxalement à leurs utilisateurs de disparaître sans préavis, sans laisser de traces et sans avoir à rendre de comptes. Cette fantômisisation, que le narrateur de *Satyriasis* déplore, entre autres en raison des affects de peur et d'anxiété qu'elle peut générer, pourrait se définir comme une disparition virtuelle ou réelle soudaine et définitive d'une personne qui est récemment entrée dans la vie d'une autre au moyen des réseaux sociaux. Cette disparition se manifeste notamment par le fait d'ignorer à dessein l'autre, par un refus de répondre aux textos, aux courriels, aux messages, aux appels téléphoniques, etc., alors qu'on y répondait volontiers précédemment. Cette suppression survient la plupart du temps à la suite d'un changement de l'ordre du ressenti dans l'évolution de la relation naissante et remplace le plus souvent une rupture explicite. Pour la personne qui pratique la fantômisisation, elle a le mérite d'éviter la rupture *in praesentia* et les justifications et discussions possiblement lourdes qui auraient pu l'accompagner, mais elle peut constituer une source de souffrance, d'anxiété et d'incompréhension pour la personne ignorée et rejetée sans préavis et unilatéralement. Cette disparition peut se concrétiser par le fait de bloquer sur Facebook ou sur un site de rencontre la personne récemment connue ou encore par l'effacement de son propre compte sur une application de rencontre. Le caractère définitif de la disparition a ceci de particulier qu'il nécessite en quelque sorte que la personne ignorée fasse un deuil, d'autant plus pénible si la relation virtuelle ou réelle a fait l'objet d'un investissement émotionnel important. Aucune explication ne pourra être demandée. La décision de la personne qui rejette l'autre est soudaine et sans appel, en plus d'être irrévocable : celle qui fantômise ne pourra pas reconsidérer sa décision. Dans un contexte où les sites et applications de rencontre l'incitent à agir rapidement et de façon tranchée, elle pourrait bien – que ses actions soient motivées par la volonté de développer des relations humaines de toutes sortes ou de rencontrer sans qu'il y ait de suites – avoir pris une décision trop péremptoire qui s'avère somme toute défavorable à son objectif global.

Malgré le risque de la fantômisisation inhérent aux réseaux sociaux tels qu'ils sont configurés et utilisés, la possibilité que les amants se revoient n'est toutefois pas nulle. Tous ne sont pas

condamnés à se bloquer ou à s'effacer. À propos de ses amants, que le narrateur a réussi à voir nus par des photos partagées au moyen des sites de rencontre, et qu'il regroupe dans un fichier, il écrit :

Je les ai dénudés, leur ai glissé ma langue sous les couilles, mordu une oreille, inséré mon doigt dans l'anus. Ils m'ont tiré les cheveux, ils m'ont griffé dans le dos, ils ont gémi. Ils sont venus en moi, sur moi. Mon sperme, sur leur visage. Tous, ils se sont endormis dans mes bras. Ils sont là, dans ce dossier, quelque part dans mon ordinateur⁸. Ce sont mes matous : dans mon lit, parfois, nous nous recroisons. Toutefois, certains m'ont échappé. Les baisés d'un soir, les embrassades, les branlettes, les premiers coups, ceux-là n'y sont pas. (Lambert 39-40)

La création d'un réseau sexuel découlant de la fréquentation de sites et applications de rencontre n'est, cela dit, pas totalement chimérique : il en subsiste tout de même un soupçon de réalité, suffisant pour que la roue des sites de rencontre continue de tourner.

Les réseaux sociaux comme dispositifs de subjectivation à l'ère pharmacopornographique

À partir de son concept d'ère pharmacopornographique, Preciado suggère dans *Testo Junkie* que nous vivons à une époque pornographique : des images et des vidéos pornographiques circulent par millions via Internet et toute personne peut mettre en scène sa nudité et participer à ce flux mondial. C'est précisément dans ce contexte que l'échange de photos érotiques ou pornographiques, notamment celles de pénis en érection, appelées *dick pics*, est apparu. Pour le narrateur de *Satyriasis*, le partage de telles photos fait partie intégrante de son processus de séduction sur Internet, surtout parce qu'il sait pertinemment qu'il jouit d'un certain capital érotique :

Et lorsque, après maintes tergiversations virtuelles, après avoir tourné autour du pot, je reçois enfin la photo de la queue de l'amant potentiel, après lui avoir envoyé la mienne, bien dure, bien membrée, heureuse, je me dis qu'il faudra, tôt ou tard, que je la suce, la queue de cet autre. Une autre queue, en vrai, à s'enfouir jusque dans la gorge, à s'en faire vomir (60).

On remarque un certain sens de l'engagement chez le narrateur, qui obéit au principe suivant : je te montre mon sexe, tu me montres le tien, puis on se rencontre, il n'y a pas d'échappatoire possible : « Je devrai maintenant la rencontrer, la queue de la photo, puisque j'ai demandé à la voir : c'était le *deal*, et je ne veux pas décevoir » (60). Si ce sens de l'engagement consiste également en un acte de reconnaissance, celui-ci semble plus dirigé vers le pénis de l'amant potentiel que vers sa personne : l'amant se voit réduit à ses organes génitaux et à ce qu'il est envisageable d'en tirer. Ce qui motive le narrateur à rencontrer un autre homme dans ce cas-ci, ce n'est pas la personne en soi ou son apparence corporelle globale, mais une partie délimitée de son

corps : son pénis. Le narrateur souligne que de telles rencontres peuvent être agréables, qu'il en garde parfois d'excellents souvenirs, qu'elles peuvent se répéter, ont contribué à le façonner et sont au cœur de sa subjectivité : « Je suis toutes celles et tous ceux que j'ai aimés, avec qui j'ai couché. Je leur ai tout donné » (19) ; puis, « Chaque amant me permet de me connaître un peu plus. J'ai un si grand besoin d'exister » (54). Cela dit, à force d'être répétées, ces rencontres finissent par devenir insipides et aliénantes, car mécaniques et obéissant toujours au même scénario, qui ne permet par l'établissement d'une relation ou d'un ensemble de relations durables, quelles qu'elles soient, au sein desquelles les partenaires pourraient compter, dans une mesure variable, l'un sur l'autre : « Dans mon lit, il y a eu autant d'amants ridicules qu'il doit y avoir de parasites. [...] Il y a eu trop de tout, dans la garçonnière du garçon hypersexualisé. Je suis épuisé » (106).

Les comportements sexuels du narrateur s'inscrivent dans un système – il n'est pas le seul à agir ainsi et une pression sociale pèse sur lui : « Depuis [...] [Paolo], j'ai couché avec tant d'hommes [...]. En comparaison de mes amis les plus proches, c'est encore trop peu de partenaires » (39). De plus, ces comportements sont impulsés par un dispositif, celui des applications de rencontre. Le concept de dispositif, tel que retravaillé par Agamben, s'avère éclairant pour mieux comprendre le fonctionnement et les effets des sites de rencontre. En effet, on peut concevoir ces derniers comme des dispositifs puisqu'ils « oriente[nt], [...] détermine[nt], [...] mod[èlent], [...] contrôle[nt] [...] les gestes, les conduites, les opinions et les discours » (31) de celles et ceux qui les utilisent. Par exemple, les gestes et les conduites du narrateur sont produits par la configuration des sites de rencontre qu'il fréquente. Quant à ses opinions et à ses discours, ils sont eux aussi créés par les images que ses pairs font circuler et donnent à voir d'eux. La mise en scène de soi que configurent les sites de rencontre, est traversée par un autre dispositif, celui de la pornographie et ses codes. Pour tirer son épingle du jeu dans le marché sexuel que mettent en place les sites et applications de rencontre, il faut savoir jouer avec les codes en vigueur. Non seulement cela s'apprend, mais les sites de rencontre, par l'exposition à laquelle il confronte leurs utilisateurs, déterminent et hiérarchisent la valeur du capital érotique et les incitent à performer la désirabilité telle qu'elle est valorisée. Ce contexte s'avère aliénant, car il prive le narrateur d'une partie de sa liberté et de son jugement, en plus de favoriser le développement d'une forme de dépendance sexuelle :

Il est trois heures de la nuit, je dois rester éveillé.

Je me lève à sept heures pour le travail, je regarde d'un œil si l'un d'eux, l'un de mes matous / placebos, m'a texté.
 J'ai sommeil.
 Mais je dois rester éveillé.
 L'un d'eux pourrait me texter.
 Peut-être que P. [Paolo] me textera. (97)

Même si la relation que le narrateur a développée avec Paolo est différente de celles amorcées avec les autres, l'origine de cette rencontre demeure la même qu'avec la plupart de ses amants : « Quelques mots, une photo de ta queue, une photo de la mienne, marché conclu, voici mon adresse : dépêche-toi avant que je débande » (60-61). Ce procédé montre bien le fonctionnement du désir à l'époque du « capitalisme pharmacopornographique » (Preciado 111). Selon Preciado, « [c]e capitalisme chaud s'intéresse au corps et à ses plaisirs, il tire un bénéfice du caractère [...] compulsivement masturbatoire de la subjectivité moderne » (111). De fait, l'industrie pharmacopornographique s'appuie sur le « circuit productif excitation-frustration-excitation », « de façon à ce que toute marchandise soit simultanément incitation au plaisir sexuel et frustration de ce même plaisir » (258). C'est pourquoi, dans un contexte où le narrateur et ses amants sont transformés en marchandise par le dispositif des réseaux sociaux, les rencontres auxquelles ces derniers donnent naissance, aussi faciles, rapides et intenses soient-elles, se soldent la plupart du temps par une frustration, une aliénation, une insatisfaction, au sens où elles offrent moins, dans la réalité, que ce qu'elles laissaient miroiter fantasmatiquement par le biais du virtuel, d'où une accentuation des affects négatifs liés à ce qu'on pourrait appeler l'après-baise, moment où le narrateur, alors privé de sa drogue, prend la pleine mesure de sa solitude et de sa misère affective. Cette frustration est essentielle au recommencement perpétuel du circuit sur lequel se fonde le capitalisme pharmacopornographique et dans lequel s'inscrivent les sites de rencontre. Le but ultime de cette industrie est alors de « produire de la subjectivité par le contrôle » de la capacité du corps « à désirer, jouir, exciter et s'exciter avec » (251). Pour ce faire, elle s'appuie sur l'impossibilité programmée d'une satisfaction pleine et entière et la croyance parallèle et paradoxale en la possibilité d'une satisfaction toujours plus grande, ce qui pousse les sujets sexuels à recommencer « jusqu'à plus soif » (Lambert 101) le jeu aliénant des rencontres, les transformant ainsi en « amants ridicules » (92, 106) et en « matous de fortune » (84).

Satyriasis : (mes années romantiques) de Lambert donne à voir les effets pernicioseux du recours aux réseaux sociaux dans le but de faire des rencontres, en particulier pour avoir des

pratiques sexuelles. Appréhendés comme des dispositifs de subjectivation issus de l'ère pharmacopornographique, les réseaux sociaux créent des comportements (attention sélective, fantômisant, recherche de plusieurs partenaires en parallèle) et suscitent des affects (excitation, désir, hâte, envie ; tristesse, déception, angoisse, sentiment d'abandon). Les codes de la pornographie et de la prostitution sont repris par les sites de rencontre, qui se fondent sur la mise en spectacle des utilisateurs et qui conditionnent la façon dont ils se rencontrent et ce qu'ils pourront faire lors de ce premier rendez-vous. Par la satire d'un satyre, le récit se moque d'un narrateur satyriastique, jouet de son époque et des réseaux sociaux. Si ces derniers lui permettent de rencontrer de nombreuses personnes afin d'oublier Paolo, cet oubli n'advient pas : les partenaires sexuels de passage s'accumulent, mais la douleur de la rupture demeure et le narrateur éprouve encore plus sa solitude de façon négative. Les réseaux sociaux facilitent certes le réseautage, mais le réseau créé par le narrateur à l'aide des sites et applications de rencontre ne se fonde pas sur la loyauté et la reconnaissance réciproque de la subjectivité de chacun des partenaires. La fantômisant fait partie intégrante des réseaux sociaux et la multiplication des rencontres en parallèle en est le fruit, ce qui produit des subjectivités sexuelles omnidésirantes et continuellement à la recherche d'une plus grande satisfaction. Bien que le narrateur tâche d'être le meilleur partenaire sexuel avec ses amants de passage – c'est d'ailleurs ce qui lui fait dire qu'il pratique la « putasserie » –, qu'il cherche à mettre en place une certaine éthique de l'engagement et qu'il croie vivre une expérience significative et substantielle avec Paolo, il finit par être blasé et exténué. Il souligne alors la difficulté, voire l'impossibilité, de nouer de véritables relations satisfaisantes, quelle qu'en soit la nature : « À l'aube de la trentaine, j'ai raté ma vie. J'ai absolument tout raté. Tout, autour de moi, est faux, construit sur des bribes d'amitié et de romance, éphémères et insolites. Des rides, créées inutilement : je m'en suis rendu compte. Je ne crois pas avoir la force d'agir, de recommencer. Alors, je m'en contenterai » (Lambert 83).

Bibliographie

Agamben, Giorgio. *Qu'est-ce qu'un dispositif ?* Paris : Rivages, 2014.

Arcan, Nelly. *Putain*. Paris : Seuil, 2001.

Boulerice, Simon et Alain Labonté. *Moi aussi, j'aime les hommes*. Montréal : Stanké, 2017.

Bozon, Michel. « Orientations intimes et construction de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité ». *Sociétés Contemporaines* 41-42 (2001) : 11-40.

De Calan, Didier, dir. *Le Robert illustré*. Paris : Dictionnaires Le Robert, 2013.

Hakim, Catherine. « Erotic Capital ». *European Sociological Review* 26.5 (2010) : 499-518.

Lambert, Guillaume. *Satyriasis : (mes années romantiques)*. Montréal : Leméac, 2015.

Lambert, Sophie. « Amour et sexe des temps modernes ». *Tout le monde en parle*. <http://ici.radio-canada.ca/tele/tout-le-monde-en-parle/2015-2016/segments/entrevue/4089/sophie-lambert-amour-au-temps-du-numerique>, consulté le 12 janvier 2018.

---. « L'amour au temps du numérique ». *Télé-Québec*. <http://www.telequebec.tv/documentaire/l-amour-au-temps-du-numerique/>, consulté le 12 janvier 2018.

Olender, Maurice, Claude Conté et Moustapha Safouan. « Phallus ». *Encyclopædia Universalis*. <http://www.universalis-edu.com.ezproxy.usherbrooke.ca/encyclopedia/phallus/>, consulté le 26 juin 2018.

Preciado, Paul B. *Testo junkie : sexe, drogue et biopolitique*. Paris : Grasset, 2008.

Rey-Debove, Josette et Alain Rey, dir. *Le Petit Robert*. Paris : Dictionnaires Le Robert, 2013.

Rubin, Gayle. *Surveiller et jouir : anthropologie politique du sexe*. Tr. Flora Bolter, Christophe Broqua, Nicole-Claude Mathieu et Rostom Mesli. Paris : EPEL, 2010.

Tabet, Paola. « La grande arnaque. L'expropriation de la sexualité des femmes ». *Les rapports sociaux de sexe*. Dir. Annie Bidet-Mordrel. Paris : PUF, 2010 : 104-122.

Notes

¹ Dans cet article, je considère les réseaux sociaux numériques au sens large, c'est-à-dire autant Facebook par exemple que les applications et les sites de rencontre.

² Je tiens à préciser que le texte d'Hakim est problématique à plusieurs égards, notamment en ce qui a trait à son interprétation des conséquences du féminisme sur le capital érotique des femmes. Cela dit, il a le mérite de proposer une théorisation assez précise de ce que peut être le capital érotique et de ce qu'il implique. C'est la raison pour laquelle j'y réfère dans le présent article.

³ L'abréviation ASV, signifiant *âge, sexe, ville*, servait de point de départ à une discussion sur les premiers sites de clavardage tels que MIRC, logiciel de discussion instantanée fondé en 1995.

⁴ Hakim précise qu'à l'ère des réseaux sociaux, la beauté se rapporte notamment au caractère photogénique du visage : « The modern emphasis on photogenic features means that men and women with large eyes and mouths and "sculptured" faces are prioritized » (500).

⁵ En effet, le narrateur se connecte à un site ou une application de rencontre qui reprend les codes des sites d'escortes, afin de trouver un autre homme gai qui accepterait de le rencontrer et avec lequel il pourra négocier les pratiques sexuelles qu'il voudrait avoir.

⁶ « Les sociétés occidentales modernes valorisent les actes sexuels selon un système hiérarchique de valeur sexuelle. Le sexe conjugal ou reproductif est à lui tout seul au sommet de la pyramide » (Rubin 156).

⁷ Entre autres dans « Orientations intimes et construction de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », le sociologue de la sexualité Bozon propose un modèle théorique tripartite permettant de rendre compte de la conception et du comportement sexuels des individus. Il suggère alors trois orientations intimes de soi : l'orientation conjugale ou relationnelle, l'orientation du désir individuel et l'orientation du réseau sexuel ou de la sociabilité sexuelle ou encore de la liberté sexuelle.

⁸ Le narrateur a un système de classement hiérarchique précis des photos qu'il reçoit. S'il ne réussit pas à rencontrer la personne qui lui a envoyé des photos, celles-ci demeurent dans son cellulaire. Par contre, s'il parvient à avoir une

relation sexuelle avec elle, les photos de cette personne sont transférées dans l'ordinateur du narrateur : « Comme un automatisme, mon pouce gauche ajoute cette nouvelle photo à ma collection personnelle, dans mon téléphone. Si un jour je me l'enfouis elle aussi au fond de la gorge, cette queue, je transférerai alors sa photo dans mon ordinateur portable, avec les autres. Un jour, je les exposerai toutes dans un musée d'art contemporain, et je poserai devant elles » (Lambert 61).